

Pourquoi la Thuringe

Parmi les régions d'Europe, la Thuringe occupe une place singulière en tant qu'elle demeure depuis quelque deux siècles et demi le carrefour intellectuel (artistique, poétique, philosophique) de l'Europe. Elle doit cette position à son histoire, depuis le « tournoi poétique » de la Wartburg, au séjour du chevalier Georges (Luther) dans cette même résidence des landgraves de Thuringe, au rayonnement de l'Université d'Iéna, depuis le seizième siècle, à la présence de Goethe et de Schiller à Weimar, au temps du Grand-duché, au premier romantisme allemand, le romantisme d'Iéna, avec Novalis, les frères Schlegel et Tieck, aux *Archives* de Nietzsche, et au *Bauhaus*, pendant la République de Weimar, etc. Certes, les grandes capitales, comme Londres, Paris ou Berlin rivalisent pour gagner le titre de Capitale culturelle de l'Europe – titre attribué aussi en 1999 à la modeste ville de Weimar –, mais la Thuringe reste d'abord une région, avec ses villes historiques et sa forêt, et aucune autre région en Europe ne peut rivaliser avec elle. Une région d'ailleurs qui est moins « charnelle » que spirituelle où la poésie, la littérature, la philosophie ont contribué plus que partout ailleurs à former une Europe des arts et de la pensée, quand, à la même époque, la Révolution française cherchait à constituer une Europe des nations. *Il sera question principalement ici de la Thuringe vue de France, à l'époque romantique, de quelques littérateurs français qui ont pénétré dans l'intimité de la Thuringe à faveur de leur admiration pour le poète romantique allemand Novalis, mort à l'âge de vingt-neuf ans, le 25 mars 1801.*

La Thuringe vue de France

Longtemps, la Thuringe *vue de France* s'est limitée à la ville de Weimar, « l'Athènes du Nord ». Longtemps aussi Goethe est demeuré, *vu de France*, le grand homme de Thuringe et d'Allemagne. (Encore s'agira-t-il pendant des années du Goethe des *Souffrances du jeune Werther*, traduit en français en 1776, car il faudra attendre 1828 pour que le premier *Faust* soit vraiment connu en France¹). Longtemps, la Thuringe est restée associée en France à l'épopée napoléonienne, tout particulièrement à la bataille d'Iéna (13-14 octobre 1806). Longtemps, enfin, la connaissance de la littérature allemande en France a emprunté à une unique source :

¹ C'est en 1828 que deux traductions du *Faust* paraissent simultanément en France : celle de Gérard de Nerval et celle d'Albert Stapfer, illustrée par Eugène Delacroix.

De l'Allemagne de Corinne de Staël, 1814. Or, la véritable Thuringe, la Thuringe romantique naît en France à partir des années 1830.

A l'exception de quelques précurseurs, en effet, comme l'écrivain Vivant Denon, dans les bagages de l'armée de Napoléon, le philosophe Victor Cousin, le jeune journaliste et futur académicien Jean-Jacques Ampère, et le sculpteur David d'Angers, qui visitèrent Goethe à Weimar, il faut attendre les années 1830 pour que la Thuringe – les villes de Thuringe, *la forêt de Thuringe* – attire *pour elle-même* une nouvelle génération de jeunes littérateurs, à la suite de Xavier Marmier, premier introducteur en France du poète romantique allemand Novalis, avec le Comte de Montalembert. Or, c'est moins la ville de Weimar qui retient leur jeunesse et provoque leur admiration romantique que la résidence de la Wartburg, moins le grand Goethe que Novalis, moins, enfin, *Les années d'apprentissage de Wilhelm Meister* du premier que le roman inachevé du second : *Henri d'Ofterdingen*. C'est, d'abord, sous ce rapport entre classicisme et romantisme qu'il faut comprendre la réception de la Thuringe en France.

On remarquera par ailleurs que ni Goethe ni Novalis ne sont originaires de Thuringe, et qu'il en est de même de Schiller à Weimar, de Schelling, des frères Schlegel à Iéna, et de tant d'autres noms illustres, depuis Maître Eckhart, à Erfurt, jusqu'à Luther et Jean-Sébastien Bach, à Eisenach. La Thuringe est certainement la région d'Europe qui compte le plus grand nombre d'étrangers parmi les artistes qui l'ont rendu célèbre, bien au-delà de ses frontières. Vers le milieu du dix-huitième siècle, la Thuringe deviendra même la terre d'hospitalité par excellence de l'Europe des arts, terre d'adoption aussi, comme pour Goethe et Schiller. (Il n'est guère que le philosophe Fichte qui s'en fera exilé, après son séjour à l'Université d'Iéna). On sait que cette situation est due à la volonté de la famille régnante du duché de Thuringe dès la régence d'Anne-Amélie de Brunswick (1758), jusqu'à la majorité du duc Charles-Auguste, l'ami de Goethe, qui présidera, avec sa femme Louise de Saxe-Weimar, aux destinées du pays pendant quelque cinquante ans (il est mort en 1828). Elle se prolongera avec les grands-ducs Charles-Frédéric et sa femme Maria Paulowna, elle-même fille de l'empereur de Russie Paul 1^{er}, et Charles-Alexandre (mort en 1901), à qui l'on doit la restauration de la Wartburg.

Enfin, à l'époque du grand Goethe, la célébrité de la Thuringe se partage entre Weimar et l'université d'Iéna, « en ce moment la première des hautes écoles d'Allemagne ». On sait que Schiller y enseigne l'histoire, Fichte et surtout Schelling, la philosophie : « C'est dans une chaire d'Iéna que Goethe fit monter, en 1798, Schelling, qui ajouta bien vite à la célébrité de cette grande école. Il y parut d'abord à côté de Fichte, dont il balança la renommée, et lorsque Fichte, peu de temps

après, quitta Iéna pour Berlin, Schelling y domina seul. « Une étoile se couche, » disait Goethe, « une autre se lève ».

Il se leva, en effet avec la splendeur sur l'horizon de la philosophie, cet astre nouveau. Si, de sa flamme généreuse, Fichte avait échauffé les âmes, Schelling, par son éclatante lumière, allait éblouir les esprits »². Sous ce rapport, la philosophie de Schelling allait trouver son admirateur en France en la personne du philosophe Victor Cousin (1792-1867) qui séjourna lui-même à l'Université d'Iéna : « Les premières années du dix-neuvième siècle ont vu paraître ce grand système. L'Europe le doit à l'Allemagne, et l'Allemagne à Schelling. Ce système est le vrai ; car il est l'expression la plus complète de la réalité tout entière, de l'existence universelle. » Or, le nom de Novalis se trouvera associé à celui de Schelling – ce que ne pouvait manquer de remarquer bien plus tard un des admirateurs français du poète romantique allemand (Saint-René Taillandier) : « M. de Schelling avait rencontré à Iéna un poète qui, dans l'histoire de la philosophie allemande, se place gracieusement à ses côtés. Ce poète, c'est l'auteur des *Disciples à Saïs*, c'est Novalis. » Avec Schelling et Novalis se dessine par conséquent cette *Thuringe romantique* telle qu'elle sera vue de France, dans sa singularité même : « L'imagination n'est pas étrangère aux philosophes. Quelques uns d'entre eux sont de grands poètes qui raisonnent ».

Classicisme et romantisme

Les admirateurs de Goethe qui rallièrent l'Athènes allemande de son vivant, avant sa mort en 1832, ont manifesté peu d'intérêt pour l'œuvre de Novalis et peu d'enthousiasme pour la Thuringe. L'un d'eux, Saint-Marc Girardin, avait eu cette prédiction, en 1830 : « Oui, quand Goethe mourra, c'en sera fait de l'ancienne littérature allemande. » Avec Novalis, il est question, certes, de la *nouvelle* littérature allemande, celle que l'on désigne habituellement sous le nom de premier romantisme, ou romantisme d'Iéna. Cependant, à la mort de Goethe, Novalis avait quitté ce monde depuis plus de trente ans ! et les éditions successives de ses œuvres, par Frédéric Schlegel et Ludwig Tieck, avaient provoqué en Allemagne un enthousiasme romantique pour le jeune poète – de l'aveu même de Goethe : « De quoi parlions-nous donc ? Ah ! des empereurs ! C'est bien ! Novalis ne l'était pas encore ; mais, avec le temps, il ne pouvait manquer de le devenir. Quel dommage qu'il soit mort si jeune, d'autant plus qu'il avait devancé son temps en se faisant

² M. Mignet, « Notice historique sur la vie et les travaux de M. de Schelling », Paris, 7 août 1858.

catholique³ ! N'a-t-on pas vu, s'il faut en croire les gazettes, des jeunes filles et des étudiants se rendre en pèlerinage à son tombeau, et le joncher de fleurs ? J'appelle cela un début glorieux et qui donnait dans l'avenir de grandes espérances. » Or, un écho de cet enthousiasme était parvenu en France dès 1828, grâce au baron Ferdinand d'Eckstein, et en 1830 par la plume du Comte de Montalembert, l'auteur, quelques années plus tard, de l'*Histoire de Sainte Élisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe*. C'est finalement au jeune Xavier Marmier (1808-1892) que le France doit l'introduction de l'œuvre de Novalis dont les premières traductions paraissent dans la *Nouvelle revue germanique* entre 1831 et 1833. Traductions hésitantes, parfois fautives, mais aussi présentation enthousiaste du poète en relation avec la « légende » de Novalis telle qu'elle se trouve exaltée outre-Rhin – ou caricaturée par Henri Heine à l'intention de ses lecteurs francophones de l'*Europe littéraire* (1833). (On verra combien l'ironie de Henri Heine à l'égard du premier romantisme allemand a influencé la réception de Novalis en France). Cet enthousiasme, cet amour d'admiration même de quelques uns pour le poète romantique allemand ne se démentiront pas, même s'il s'est agi de toute évidence pour eux d'un amour de jeunesse. Car, il convient de remarquer que l'enthousiasme pour Novalis demeurera en France, comme l'enthousiasme pour la Thuringe (et la Wartburg), le fait de jeunes gens, dont les années d'apprentissage passent en quelque sorte par un nom, celui de Novalis, et une région, la Thuringe, promise à devenir leur seconde patrie. Qu'importe, si au cours de leurs carrières de littérateurs, plusieurs d'entre eux se soient éloignés de leur amour de jeunesse, quelque chose est demeuré de leur premier enthousiasme romantique : « Ne vous est-il jamais arrivé, en parcourant les galeries d'un château, de remarquer parmi les portraits de famille la figure élégante et douce d'un jeune homme dont l'expression mélancolique vous indique d'avance la fin prématurée ? Vous descendez au jardin, et, voyant des enfants s'ébattre sur les pelouses, il vous semble reconnaître en eux quelque chose de l'air et des traits de l'aïeul adolescent. Ainsi, dans ces physionomies romantiques qui se détachent, non sans charme, sur le fond du tableau contemporain, je crois surprendre un peu du son de la voix et du profil de Novalis »⁴.

Romantismes français

Parmi les écrivains romantiques français, beaucoup ignoreront le romantisme allemand (Lamartine) ou n'en connaîtront – à l'exception toutefois des contes

³ Novalis est resté protestant jusqu'à la fin de sa brève existence. Un de ses frères est devenu catholique, ce qui peut expliquer l'erreur de Goethe.

⁴ Henri Blaze, *Écrivains et poètes de l'Allemagne*, Paris, 1846.

d'Hoffmann⁵ – que la vision déformée de Henri Heine. Quelques uns comme Victor Hugo et Gérard de Nerval feront le choix de la Lorelei et des bords du Rhin. Un petit nombre, « obéissant à l'irrésistible loi des premières sensations, du premier enthousiasme », selon l'expression d'Henri Blaze de Bury (1866) : Xavier Marmier, Saint-René Taillandier, Henri Blaze de Bury lui-même, vont élire la Saxe et la Thuringe comme leur seconde patrie. Gérard de Nerval, quant à lui, que tout destinait à devenir l'un d'entre eux, et un disciple de Novalis (Cf. *Aurélia*), se laissera prendre à l'influence de Henri Heine, et malgré ses séjours en Thuringe⁶, en ignorera tout le romantisme. Rien de plus décevant, sous ce rapport, que la relation de son excursion à la Wartburg :

« Après avoir traversé la petite ville d'Eisenach, simple localité allemande, dépourvue de beautés artistiques, on voit le terrain s'élever. Une verte montagne, couverte de chênes, qu'on avait aperçue de loin, s'ouvre à vous par une longue allée de peupliers d'Italie, entremêlés de sorbiers dont les grappes éclatent dans la verdure comme des grains de corail. Après une heure de marche, on aperçoit le vieux château de la Wartburg, dont les bâtiments, construits en triangle, n'offrent aucune recherche d'architecture, aucun ornement. Il faut se contenter d'admirer la hauteur des murailles grises se découpant sinistrement sur la verte pelouse qui l'entoure, et commandant au delà des vallées profondes.

L'intérieur n'a de curieux qu'un musée d'armures anciennes ; et les deux salles gothiques où l'on retrouve les souvenirs de Luther : la chapelle, avec la haute tribune où il prêchait la réforme, et le cabinet de travail où il passa trois jours en extase et où il jeta son encrier à la tête du diable. On montre toujours l'encrier et la tache d'encre répandue sur la muraille... Mais le diable, intimidé par la malice des esprits modernes, n'ose plus se faire voir de notre temps ! »

Le contraste est d'autant plus frappant si on la compare avec celle qu'en fit, à la même époque, Saint-René Taillandier :

« J'étais arrivé la veille à Eisenach avec un ami, avec un voyageur épris, comme moi, de ces contrées charmantes. Dès le lever du jour, M. X[avier] Marmier m'emmenait du côté des montagnes, et nous suivions les détours de la forêt où se cache l'illustre retraite. Le printemps commençait à couvrir les branches de bourgeons verts et tendres : la vie s'éveillait dans l'immense nature. Je ne sais quoi de calme et de pacifique enchantait cette matinée

⁵ Novalis, dira Heine, « avec ses images idéales, flotte toujours dans les nuages, tandis que Hoffmann, avec ses masques bizarres, se cramponne toujours à la réalité » (1835).

⁶ Ses *Souvenirs de Thuringe* paraissent en 1850.

radieuse. Nous n'avions certes pas un grand effort à faire pour ouvrir nos âmes à toutes les impressions du pays. Les souvenirs des chantres d'amour et celui de Luther s'associaient sans haine dans notre pensée. Nous les retrouvions d'ailleurs dans le château lui-même ; ici, c'est la chambre de sainte Élisabeth ; plus loin, voilà la salle des chevaliers où la tradition place le poétique combat des minnesingers ; un peu plus loin encore, dans cette chambre étroite, en face des montagnes de Thuringe, les yeux tournés vers le nord, Luther écrivait sa traduction de la Bible. Il n'y avait rien dans ses souvenirs si différents qui pût contrarier nos intelligences. Je comprenais quelle avait été l'inspiration de Novalis quand il unissait, avec tant de douceur ces traditions opposées, et pacifiait au fond de son âme deux époques ennemies. »⁷

C'est ainsi qu'il existe en France, à côté d'un romantisme du Rhin, teinté de fantastique et de scepticisme, un romantisme inspiré de la Thuringe, enthousiaste et juvénile, de même qu'à côté du classicisme goethéen, et quand même si les disciples français de Novalis n'ont ignoré ni Goethe – dont ils ont traduit et diffusé les œuvres – ni Weimar, on rencontre un romantisme venu de Thuringe, associé à la figure du poète romantique allemand ainsi qu'à ce haut-lieu d'histoire qui en forme en quelque sorte le symbole : la Wartburg.

La Wartburg

Deux œuvres littéraires permettent de comprendre l'attrait en France à l'époque romantique pour la Wartburg : *Henri d'Ofterdingen* de Novalis, traduit (en partie) en français dès 1832, par Xavier Marmier, et *l'Histoire de Sainte Élisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe* du comte de Montalembert, en 1836. Pour ce qui est de la première qui reste une œuvre majeure du romantisme et qui fait référence à une période non moins importante de la littérature allemande, à savoir celle des *minnesingers* et à ce fameux « tournoi poétique » de la Wartburg où s'illustra, entre autres « chanteurs », Henri d'Ofterdingen, on se rapportera à ces lignes inspirées de Henri Blaze de Bury :

« Ici, comme ailleurs, la fable et la science se touchent ; la légende n'est qu'un voile transparent qui ne cache point la vérité, qui l'orne seulement. A cette source féconde et nationale tous les arts sont venus puiser. Que de vers, que de fresques et aussi que de musique n'a pas inspirés le noble récit⁸

⁷ Saint-René Taillandier, *Histoire de la jeune Allemagne*, Paris, 1848.

⁸ Le « tournoi poétique » de la Wartburg.

qu'enveloppe aujourd'hui cette brume de mysticisme particulière à certains sujets prédestinés ! C'est évidemment le côté mystique et légendaire qui d'abord saisit Novalis dans sa romanesque épopée de *Henri d'Ofterdingen*, œuvre de grâce émue, d'élan vers le merveilleux, presque enfantine, où l'imagination vous apparaît pour ainsi dire à l'état volatil et dépourvue encore de cet esprit de critique et d'analyse que cette exquise nature de poète et de penseur, cherchant à se compléter, empruntera plus tard à l'influence des Tieck et des Schlegel. »⁹

La seconde œuvre qui connut un immense succès tout au long du dix-neuvième siècle est consacrée à la vie de cette princesse lointaine, venue de Hongrie à l'âge de quatre ans pour épouser le landgrave Louis de Thuringe : Élisabeth de Hongrie ou *de Thuringe*, dont la vie exemplaire et le destin tragique ont servi de modèle de sainteté pendant des siècles. (On en trouve un témoignage dans les écrits des Amis de Dieu, à Strasbourg et à Bâle, au quatorzième siècle). Cette *Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie* est le témoin exemplaire en France de cette « lutte du paganisme classique et de la chevalerie chrétienne », typique du romantisme allemand, et qui voit s'opposer Goethe et Novalis, Weimar et la Wartburg. Ce n'est pas du côté de Victor Hugo, mais bien du Comte de Montalembert qu'il faut en chercher l'écho en France : Notre-Dame de Paris n'est pas la Wartburg !

Et puisqu'il est question de sainte Élisabeth, il faut noter qu'à la génération suivant celle des romantiques français dont nous avons parlé, ce sont cette fois deux œuvres musicales qui renouvelleront l'intérêt en France pour la Wartburg, la première : le *Tannhäuser* de Wagner (Dresde, 1845). – C'est aussi l'occasion d'évoquer un autre écrivain français : Villiers de l'Isle-Adam (1838-1889) qui séjournera en Thuringe, et visitera la Wartburg, en 1870. Or, à Weimar, il fera également la connaissance de Franz Liszt qui avait composé cinq ans auparavant son oratorio : *La Légende d'Élisabeth de Hongrie*, exécuté pour la première fois, le 28 août 1867 à la Wartburg, à l'occasion du huit-centième anniversaire de sa fondation... Voici pour la seconde œuvre, quelque peu ignorée de nos jours.

Novalis, à la fin du siècle, attirera encore l'attention des wagnériens français, à la faveur de ce néoromantisme que l'écrivain Herman Hesse constatait en 1900 : « Interrompue par la mort de Novalis, l'histoire du véritable romantisme va recommencer ». L'un de ces wagnériens écrivait l'année suivante : « Plus que l'influence de Weber et plus que celle de Schopenhauer, c'est l'influence de Novalis qui se retrouve au fond de l'art wagnérien : choix des sujets, doctrine artistique,

⁹ Henri Blaze de Bury, « La Thuringe, voyage à travers l'Allemagne du passé et du présent ». *Revue des deux mondes*, 1^{er} juin 1866.

procédés pratiques, tout le drame de Richard Wagner est comme pressenti dans les *Fragments* du poète-philosophe »¹⁰.

Ainsi se confirme l'existence en France d'un courant littéraire et artistique qui, depuis 1830, et tout au long du dix-neuvième siècle, a réuni ensemble, dans le même enthousiasme romantique, la même admiration, le poète Novalis, la Thuringe et la Wartburg. Il n'est pas exagéré de dire que ce courant demeure toujours vivant, l'œuvre de Novalis continuant à exercer sa fascination sur les jeunes âmes, singulièrement en France, où elle est désormais accessible dans une exceptionnelle traduction : celle d'un poète, Armel Guerne (1975).

Conclusion

Ce n'est pas sans motif que la plupart des littérateurs français qui ont découvert la Thuringe à la faveur de leur admiration pour Novalis ont fini par la tenir comme leur seconde patrie. La Thuringe est une région romantique, peut-être même la région romantique par excellence autant par les souvenirs qui s'y attachent, des minnesingers à sainte Élisabeth, Luther, Schelling et Novalis, que parce qu'elle demeure une « idylle de la nature », selon l'expression de Henri Blaze de Bury. Encore s'agit-il d'un certain romantisme, typiquement germanique, moins « fleur bleue » que philosophique, où « l'inspiration seconde la réflexion », où l'imagination le dispute à la raison, la part du rêve à celle de l'esprit, et où la foi, enfin, s'unit à l'Amour, pour reprendre le titre d'un recueil d'aphorismes de Novalis :

« Henri d'Ofterdingen, Luther, Novalis, entre ces trois noms si différents s'enferme toute la suite d'une histoire qui est écrite à chaque pas sur les montagnes de Thuringe. Voilà pourquoi vous n'y admirez pas seulement la nature chantée par les poètes, mais aussi cette beauté invisible révélée tout-à-coup à votre esprit. »¹¹

Jean Moncelon

¹⁰ Téodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *La Revue des Deux Mondes*, Paris, 15 novembre 1900.

¹¹ Saint-René Taillandier, *Histoire de la jeune Allemagne*, Paris, 1848.



Cette conférence est une publication en ligne du site

D'ORI
ENT &
D'OCC
IDENT

<http://edition.moncelon.fr/index.htm>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés

2006-2013